

Présentation

Thierry Bardini and Serge Proulx

Volume 32, Number 2, Fall 2000

Les promesses du cyberspace. Médiations, pratiques et pouvoirs à l'heure de la communication électronique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001019ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001019ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bardini, T. & Proulx, S. (2000). Présentation. *Sociologie et sociétés*, 32(2), 3-8.
<https://doi.org/10.7202/001019ar>



Présentation

thierry bardini

Département de communication
Université de Montréal
C.P. 6128, Succursale Centre-ville
Montréal (Québec), Canada H3C 3J7
Courriel: Bardinit@com.umontreal.ca

serge proulx

Département des communications
Université du Québec à Montréal
C.P. 8888, Succursale Centre-ville
Montréal (Québec), Canada H3C 3P8
Courriel: proulx.serge@uqam.ca

I like to think (it has to be) of a cybernetic ecology where we are free of our labors and joined back to nature, returned to our mammal brothers and sisters, and all watched over by machines of loving grace.

Richard Brautigan

Utopie noire, l'anxiété seule nous fournit des précisions sur l'avenir.

Cioran, Syllogismes de l'amertume

Le 25 mai 1961, dans un discours devant le Congrès américain, le président John F. Kennedy (1961b) a effectivement « promis la Lune » à la nation américaine et donc, ultimement, à l'humanité tout entière :

Si nous devons gagner la bataille qui fait rage actuellement sur terre entre la liberté et la tyrannie, les résultats fantastiques obtenus dans l'espace ces dernières semaines devraient nous faire réaliser, comme l'a fait *Sputnik* en 1957, l'impact de cette aventure sur les esprits des hommes qui, partout sur terre, tentent de déterminer quelle route ils devraient suivre. [...] Pour ma part, je pense que cette nation devrait s'engager à atteindre l'objectif, d'ici la fin de cette décennie, d'amener un homme sur la Lune et de le ramener sur Terre sain et sauf. Pas un seul projet spatial ne sera plus impressionnant pour l'humanité, ou plus important pour l'exploration de l'espace ; et aucun ne sera plus difficile ou coûteux à accomplir. [...] Si nous prenons cette décision, ce ne sera pas un homme qui ira sur la Lune, ce sera une nation entière.

Deux mois auparavant, dans un autre message au Congrès américain, JFK avait insisté sur la nécessité de rendre les systèmes de contrôle et de commande — le nom que les militaires donnent depuis cette époque aux systèmes informatiques de la défense nationale — « plus flexibles, plus sélectifs, mieux pensés, mieux protégés, et en permanence sous l'autorité ultime des civils » (1961a ; cité par Norberg et O'Neill, 1996, p. 10). Cette mission échut finalement en 1962 à un nouveau département de l'Agence des projets de recherche avancés du Pentagone (arpa) — l'institution créée en février 1958 par le président D. Eisenhower pour répondre au défi que représentait la réussite du lancement du satellite soviétique *Sputnik*, l'année précédente. Ce nouveau département de l'arpa, dénommé Bureau des techniques de traitement de l'information (*Information Processing Techniques Office*, ipto), permit effectivement le financement décennal de la recherche en informatique, concrétisant ainsi la deuxième série de promesses « spatiales » de l'administration américaine : les promesses du cyberspace.

L'ipto permit en effet le développement de l'ancêtre des réseaux informatiques actuels : l'arpanet, qui se transforma progressivement en un réseau de réseaux, Internet, que nous connaissons actuellement comme l'expression concrète du « cyberspace », cette « hallucination consensuelle » selon la définition inaugurale de William Gibson (1984, p. 5). En bon romancier d'anticipation, Gibson ne travaillait donc pas à partir de rien, mais bien sur des strates de pratiques et de représentations déjà plus ou moins stabilisées. Le cyberspace préexiste en effet à sa représentation imaginaire dans l'univers de la science-fiction. Lorsque Gibson publie *Neuromancer* en 1984, la communication informatisée en réseau existe depuis au moins quinze ans. Mais, nous rétorquerez-vous, le véritable cyberspace, c'est le *World Wide Web* qui, lui, n'apparaît pas avant la fin des années quatre-vingt. Justement ! C'est bien de cela dont il est question ici : si le *www* est cette hallucination consensuelle dont parle Gibson, c'est surtout sur le qualificatif qu'il faut mettre l'accent, car l'hallucination, quant à elle, ne date pas d'hier...

Elle existe d'abord chez Theodore Holm Nelson, cet expert en *vaporware* (comme disent les Américains) qui, au milieu des années soixante, inventa un autre mot maintenant fort répandu : « hypertexte ». Le *www* est d'abord un hypermédia, un hypertexte agrémenté de graphiques, images, vidéos, etc. C'est bien ce rêve — cette hallucination — qui agite Ted Nelson : le rêve de l'encyclopédie médiatique, d'un système littéraire informatisé où les contributions de chacun pourraient être répertoriées, connectées et consultées à l'envi, une sorte de bibliothèque idéale, en somme. Ce rêve existe aussi chez les pionniers de l'arpanet, tel Robert L. Sproull, qui déclarait dès 1965, toujours devant le Congrès américain : « Nous pouvons prévoir le jour où un tel réseau d'ordinateurs distribuera automatiquement des calculs et des informations à divers usagers » (cité par Norberg et O'Neill, 1996, p. 157). Elle existe, enfin, chez les activistes de tous poils de la période, hippies barbus et *flower children*, hackers délurés qui entonnaient à leur tour la promesse démocratique du cyberspace : « *Computer power to the people !* »

Sous la promesse de l'encyclopédie universelle, de la démocratie planétaire ou de l'efficacité informationnelle, d'aucuns verront bien évidemment la résurgence — malgré Auschwitz et Hiroshima — de la religion du progrès. Point n'est besoin ici de revenir

une fois de plus sur le sempiternel discours critique de l'idéologie du progrès. De fait, ce numéro de *Sociologie et sociétés* est plutôt fondé sur le parti pris inverse : en suivant Gilbert Simondon, nous considérerons en effet que « technique et religion sont l'organisation de deux médiations symétriques et opposées ; mais elles forment un couple, car elles ne sont chacune qu'une phase de la médiation primitive » ([1958] 1989, p. 169). En partant de Simondon, les promesses du cyberspace seront ici entendues au sens des figures sociales (et donc aussi religieuses) de la médiation technique des nouvelles technologies de l'information, depuis arpanet jusqu'au World Wide Web.

Toute promesse peut en effet se réduire à la promesse du Salut, un pied-de-nez au destin fatal, une grimace moqueuse à l'entropie. La promesse est performative (au sens de la théorie des actes de langage) et contre le cours normal des événements : selon Searle, il est « hors de propos de promettre de faire quelque chose s'il est évident aux yeux de tous ceux que concerne cette promesse, que cette chose, je vais la faire de toute façon » (1972, p. 101). La promesse nous renvoie inexorablement au caractère « magique » d'une volonté qui s'oppose au hasard, au chaos, à l'indécision ; mais, en même temps, chaque promesse pose d'emblée la question de sa réalisation : promettre c'est aussi reconnaître qu'il n'est pas a priori évident que je me comporte ainsi. Le propos de la promesse est donc double : d'une part, je reconnais qu'il n'est pas évident que je me comporte ainsi et, d'autre part, je m'engage à me comporter ainsi *malgré tout*. C'est en ce sens que la promesse nous apparaît comme une figure inéluctable du discours technologique : loin de n'être qu'un pari sur un futur proche ou lointain, la figure de la promesse démontre une volonté de *produire l'avenir* contre son cours normal.

On comprendra ainsi pourquoi surgissent systématiquement les discours utopiques lors de l'émergence d'une nouvelle technologie de la communication, et particulièrement dans les propos de ses promoteurs. Ainsi, Samuel Morse annonçait-il dès le milieu du XIX^e siècle que « le télégraphe allait faire du pays un seul voisinage » (un parallèle peut être aisément dessiné avec la situation actuelle où l'on nous annonce qu'Internet, après la télévision, va faire de la planète un *village global*). Les syllogismes optimistes sont un trait distinctif de ce type de discours, comme en témoigne un autre discours emphatique sur le télégraphe datant de la même période : « Puisque le télégraphe est l'application de l'électricité à la transmission de la pensée et que la pensée représente la plus haute faculté de l'homme [...] le télégraphe pourvoit donc aux plus hauts et plus chers intérêts de la race humaine » (Moye, cité par Bloudheim, 1994). Quelques décennies plus tard, avec l'apparition du téléphone, ce « télégraphe domestique », les arguments utopiques franchiront un pas de plus en vantant non seulement la « victoire sur la distance », mais aussi la proximité sociale que la nouvelle invention semble vouloir permettre. Ainsi, en 1923, une publicité de Bell annonçait-elle que la compagnie « avait décidé qu'elle vendait quelque chose de plus important que la distance, la vitesse ou la précision... Le téléphone met presque les gens en situation de face à face » (cité par Fisher, 1992). Parfois, les revendications sociales des promoteurs d'un nouveau dispositif technique de communication sont d'une ambition telle qu'elles apparaissent bien grossières quelques décennies plus tard. Ainsi, Christopher L. Sholes, l'inventeur

du premier modèle commercial de machine à écrire (*la Remington model i*), se posait-il, en 1873, « en émancipateur de la gent féminine » ! (Herkimer County, 1923)

Mais revenons à Simondon, car sa notion centrale de *médiation primitive* nous sera paradoxalement d'un grand secours pour comprendre les formes de notre (supposée) « postmodernité » prenant aujourd'hui l'apparence d'une « société de l'information et de la connaissance ». Pour lui, en effet, ce dédoublement de la médiation primitive en technique et religion renvoie à une double dichotomie figure/fond et objet/sujet : « L'objectivation technique conduisant à l'apparition de l'objet technique [...] a pour pendant la subjectivation religieuse [...]. La technicité conserve les caractères figuraux du complexe primitif de l'homme et du monde, alors que la religiosité conserve les caractères de fond » (Simondon, [1958] 1989, p. 173). Figure inéluctable du discours technologique, la promesse du cyberspace procède autant du mode objectif que du mode subjectif de la médiation. Plus encore, elle correspond à un retour à cette médiation primitive magique, à cette « structure figurale [...] inhérente au monde », à cette « réticulation de l'univers en points-clefs privilégiés par lesquels passent les échanges entre le vivant et son milieu » (*ibid.*, p. 167). En ce sens, on pourrait imaginer que par un isomorphisme étrange, les développements médiatiques les plus audacieux semblent vouloir projeter sur le cyberspace l'idée d'une harmonie primitive propre à la médiation magique-prétechnique : peut-être est-ce là le sens profond de ce qu'affirme Arthur C. Clarke lorsqu'il écrit que « toute technologie suffisamment avancée ne peut être distinguée de la magie [...] »¹.

La réticularité du cyberspace doit donc être analysée à la lumière de cette notion de double médiation : espace technologique, le cyberspace est la figure objective d'un devenir médiatique fonctionnel, instrumental, ultime abstraction du milieu originel ; espace social — ou religieux —, le cyberspace est le fond subjectif, paradoxalement détaché lui aussi du milieu originel, « pour planer sur tout l'univers, dans tout l'espace et dans toute la durée, sous forme de pouvoirs et de forces détachées, au-dessus du monde » (Simondon, [1958] 1989, p. 168). Phénomène sociotechnique, la promesse du cyberspace est un phénomène total où se joue le devenir d'un rapport au monde ayant atteint son degré d'abstraction ultime, celui d'un retour à la médiation originelle.

En clair, le cyberspace est espace de ce monde sans en être : réticulé, il évoque ce complexe primitif indifférencié d'un monde humain fait de correspondances, de passages et de liaisons profondes, microcosme et macrocosme ; éthéré, il re-mobilise les figures de l'au-delà, règne des anges et des démons, éden ou enfer. L'espace à conquérir en ce début de millénaire agité ne peut plus être qu'en partie (du moins) symbolique, ancré dans une économie politique du signe, de l'*Alpha* du Centaure à l'*Oméga* de la Noosphère, en passant par l'*Aleph* talmudique. Dans le sillage de la course au premier pas sur les astres, achoppant pour un temps sur un pauvre satellite désolé et mesurant

1. Sans en passer par Simondon, Erik Davis, dans un excellent ouvrage intitulé : *Techgnosis: myth, magic and mysticism in the age of information*, en arrive à la même conclusion : « Les puissantes nouvelles technologies sont magiques parce qu'elles *fonctionnent* comme la magie, en ouvrant de nouveaux et protéens espaces de possibilités à l'intérieur de la réalité sociale » (1998, p. 181, ma traduction).

le possible au rythme des planètes, chaudes ou froides, dans un climat de guerre glaciale ne produisant en fin de compte que des pluies atomiques stérilisantes, nous nous sommes pris à rêver d'un pur construit de nos consciences, vite transformé en machine de guerre commerciale. Le cyberspace est donc aussi un projet politique et démiurgique, un espace de projection à « n » dimensions, ce qui se rapproche le plus à l'heure actuelle de cette évanescence sphère de rayons infinis centrée sur chacun de ses points (pour évoquer Pascal, reprenant Alain de Lille). Chacun et chacune y greffera ses angoisses et ses délires, au gré de ses ambitions et de ses cauchemars. Eussent-ils été croyants que ses promoteurs nous auraient promis le ciel². . . Promoteurs / prometteurs : comme on dirait *traduttore/traditore*. . .

Mais qui tiendra les promesses du cyberspace ? Discours performatif de l'engagement, la promesse suppose la prise de responsabilité : qui prendra les responsabilités du et dans le cyberspace ? « Pouvoirs et forces détachées » en principe, le resteront-ils ? Quels rapports ces discours de la promesse entretiennent-ils avec l'actualité — objective, instrumentale — des pratiques du cyberspace ? Peut-on, doit-on, les prendre au pied de la lettre, maintenant que ces pratiques se cachent sous la brillance éphémère des écrans de nos traitements de texte ?

Les réponses à ces questions font ressortir le caractère nécessaire d'une mémoire de la promesse. Depuis quelques années, penseurs et décideurs nous annoncent en effet bien souvent une transformation radicale du lien social à l'heure des autoroutes de l'information. Projet de société ou projet philosophique pour des sociétés qui semblent parfois en manquer singulièrement, ces promesses, délirantes ou non, reposent sur un certain nombre de présupposés que ce numéro thématique se propose de mettre à jour et de déconstruire. L'art de la promesse consiste parfois à l'effacer de la mémoire de ceux-là mêmes à qui on la destine. . . comme dans le cas d'une potion amère. . .

Ce numéro de *Sociologie et sociétés* présente une perspective sociologique et critique sur les enjeux des nouvelles formes de communication à l'aube du troisième millénaire. Il articule une variété de points de vue représentant les différentes approches actuelles sur ces phénomènes, tant en ce qui concerne les ancrages disciplinaires — principalement sociologiques, en phase avec la vocation de la revue, mais aussi connexes : droit, philosophie et, bien sûr, communication — que les partis pris méthodologiques : études de cas, démarches de type ethnographique ou analyses de discours.

Une première section, intitulée *L'art de la promesse*, reprend quelques-uns des énoncés principaux des promesses du cyberspace. Cette section a un statut un peu spécial dans un numéro thématique de revue savante, dans la mesure où les deux contributions qui la composent n'ont pas fait l'objet d'un arbitrage par les pairs. À l'inverse, nous considérons ces deux contributions comme autant de versions brutes — et néanmoins stylisées — des discours actuels sur les heurs et malheurs du cyberspace. Nous avons donc demandé à un sociologue (Antoine Hennion), et à un philosophe (Pierre Lévy) de nous livrer leurs réflexions, craintes, espoirs ou même — pourquoi pas — irritations à ce sujet.

2. Après tout, n'ont-ils pas baptisé « ethernet » la technologie de connexion entre ordinateurs ?

Notre deuxième section, intitulée *Les avatars de la promesse*, adopte une tournure plus classique pour une revue de sociologie, en envisageant systématiquement les origines historiques et discursives des promesses du cyberspace. Ainsi, Pierre Musso et Thierry Bardini s'intéressent aux origines historiques du phénomène, en se concentrant respectivement sur l'ancrage historique de Saint-Simon pour toute version de « l'utopie réticulaire », et sur une relecture informatique du fameux slogan révolutionnaire « Liberté, Égalité, Fraternité ». Avec sa contribution, Jean-Louis Weissberg resitue les promesses du cyberspace dans une évolution médiatique plus large, en considérant les nouvelles formes de *présence à distance* induites par les nouvelles technologies. Enfin, les deux derniers articles de cette section, envisagent les formes des discours prometteurs dans deux types de littérature, respectivement la littérature académique des sciences sociales et la littérature de science-fiction ; tandis que Serge Proulx et Guillaume Latzko-Toth entreprennent de déconstruire les usages de la notion de virtualité, en particulier dans les discours sur les *communautés virtuelles*, Philippe Breton interroge le *Monde solaire* d'Isaac Asimov afin d'y trouver des clés de compréhension du discours idéologique accompagnant la promotion des nouvelles technologies.

Notre troisième section, intitulée *Les pratiques de la promesse*, réunit quant à elle des contributions qui établissent un lien entre les promesses du cyberspace et des pratiques ou des espaces de pratiques qu'elles délimitent. Ainsi, Francis Jauréguiberry s'intéresse à la construction du soi dans Internet ; Madeleine Akrich, Cécile Méadel, et Véréna Paravel, au courrier électronique ; Éric George à l'usage d'Internet pour l'activisme. Enfin, Pierre Trudel clôt cette section en envisageant la question générale du droit du cyberspace. À l'issue de cet examen des promesses du cyberspace, il nous montre en quoi sa *régulation* « apparaît comme une condition de son développement véritable », c'est-à-dire de son devenir hors de la seule sphère du discours. î

bibliographie

- Blondheim, M. (1994), « When Bad Things Happen to Good Technologies: Three Phases in the Diffusion and Perception of American Telegraphy », in Y. Ezrahi, E. Mendelsohn et H. P. Segal (dir.), *Technology, Pessimism, and Postmodernism*, Dordrecht, Kluwer.
- Davis, E. (1998), *Techgnosis: Myth, Magic and Mysticism in the Age of Information*, New York, Harmony Books.
- Fisher, C.S. (1992), *America Calling: A Social History of the Telephone to 1940*, Berkeley, University of California Press.
- Gibson, W. (1984), *Neuromancer*, New York, Berkley.
- Herkimer County Historical Society (1923), *The Story of the Typewriter. 1873-<->1923*, New York, Herkimer.
- Kennedy, J.F. (1961a), « Message from the President of the United States Relative to Redommandations Relating to our Defense Budget », 87th Congress, 1st session, 21 mars 1961 ; cité par A. Norberg et J. O'Neill, *Transforming Computer Technology: Information Processing for The Pentagon*, 1962-1986, Baltimore, Johns Hopkins University Press.
- Kennedy, J.F. (1961b), « Special Message to the Congres on Urgent National Needs », En ligne : <<http://www.cs.umb.edu/jfklibrary/j052561.htm>>.
- Norberg, A. et J. O'Neill (1996), *Transforming Computer Technology: Information Processing for the Pentagon*, 1962-1986, Baltimore, Johns Hopkins University Press.
- Searle, J.R. (1972), *Les actes de langage : essai de philosophie du langage*, Paris, Herman.
- Simondon, G. ([1958] 1969), *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier.